

Le rapport sexuel et sa forclusion

Quel est le moteur du désir sexuel et quelle est sa fonction ? Au début de la vie, le désir n'a pas d'objet particulier. Il se contente de répéter ce qu'il a subi en l'inversant en sa faveur. Par exemple vous faites un long rêve, et vous êtes réveillé par un coup de sonnette. En réalité, c'est le coup de sonnette qui a provoqué le rêve.

Au début de la vie, le sujet est objectivé et il refoule aussitôt cette objectivation : c'est le refoulement originaire, qui permet de donner une première définition de l'amour, qui n'est absolument pas imaginaire ou narcissique. Rien de plus symbolique que l'amour. L'amour s'allume au feu des pulsions, c'est le premier résultat du refoulement originaire : dans *Trieb und Schicksaltrieb*, Freud écrit que leur destin est de se nier elles-mêmes. Les pulsions aiment tout : Elles veulent se soulager, dévorer jusqu'à se dévorer pour mourir enfin. Elles veulent identifier le corps au phallus, mais elles n'y parviennent pas, elles tournent en rond, insistent, échouent. Elles s'autotraversent. Elles sont Transgenres, asexuées. Elles cherchent à disparaître dans le néant du phallus qui les soulageraient.

Les pulsions sont les prêtresses d'un sacrifice qui les anéantiraient, si elles parvenaient à leurs fins. Et comme elles échouent sur leur propre corps, elles cherchent à se saisir de celui de quelqu'un d'autre, masculin ou féminin : peu importe c'est transgenre. Elles se métamorphosent en *pulsion d'emprise*. La pulsion de mort serait la plus forte, si elle ne cherchait à se saisir d'un autre corps. C'est l'intimité de Thanatos au cœur d'Eros – qui veut prendre à plein bras. En embrassant un autre corps, les pulsions veulent en finir, mourir enfin – mais par personne interposée ! « Je t'aime, donc je te mange ». La pulsion assouvit son cannibalisme natif sur un semblable, car

elle est en défaut d'elle-même. Dès qu'elle rencontre un autre amour cannibale, elle troque avec lui son poids de mort. Deux fantasmes cannibales retournent leur morsure en baisers. Le « je » embrasse le « tu » : il veut retourner ce qui « tue » en son contraire. C'est la source d'un sadisme et d'un masochisme originaire : il faut prendre ou être pris. Il s'y ajoute le plaisir de voir l'autre corps à saisir, ou bien se faire voir pour être saisi. C'est l'expression du polymorphisme pervers, ce qui veut dire : faire à un autre ce qu'on a subi, du sadisme au masochisme, du voyeurisme à l'exhibitionnisme, et cet ensemble est centré sur le fétichisme, c'est-à-dire avoir le phallus plutôt que de l'être.

Je viens de résumer le fait que pour échapper à l'être du phallus, il faut chercher à prendre un autre corps, et que ce moyen de possession sera ce même phallus. C'est ce qui fait du phallus le fétiche central du polymorphisme pervers infantile. Il est vrai qu'il y a un seul symbole phallique pour pénétrer, mais il y a aussi un seul symbole pour être pénétré : c'est le Trou, l'anus ou la bouche. C'est vrai pour les hommes comme pour les femmes qui ont tous deux un clitoris ou un pénis, c'est une jouissance égale. Et ils ont aussi tous deux l'anus et la bouche. C'est aussi une jouissance égale. Seul l'investissement psychique explique la jouissance de ces zones, qui n'ont pas beaucoup de nerfs.

L'investissement érotique se fait uniquement en fonction de la présence des parents, de la présence ou de l'absence du père, et de la possession ou de l'abandon de la mère. Il y a une lutte entre les parents qui selon leurs forces respectives, cherchent à féminiser ou à masculiniser leur enfant, les deux principes restant toujours présent : il y a toujours un trou. Il y a toujours un membre érectile. C'est une bisexualité originaire instable sous la coupe de la famille.

Mais dans l'enfance, rien de tout cela n'est sexuel au sens du rapport sexuel. Le rapport sexuel n'existe pas dans la sexualité infantile. Cela veut dire que le désir n'est pas orienté par « vouloir donner le phallus à quelqu'un » ou « vouloir le prendre ».

Il y a à cela une raison profonde : c'est l'interdit de l'inceste. L'interdit de l'inceste ne résulte pas d'une interdiction clairement énoncée par quelqu'un. C'est une angoisse spontanée qui accompagne l'entrée dans la parole. Parler, c'est quitter sa mère, et c'est aussitôt menacé d'être battu par son père. C'est de ce nœud que résulte le polymorphisme pervers. Aucun parent ne dit : « tu ne dois pas coucher avec ta mère », ou bien « tu ne dois pas te faire sodomiser par ton père ». Ils essayent de le faire chacun de leur côté. Mais il y a une grosse différence entre père et mère : le rapport mère-enfant n'est jamais incestueux au sens d'un rapport sexuel. Au contraire le rapport au père est incestueux au sens d'un rapport sexuel, et c'est ce qui centre le traumatisme sexuel, qui centre toutes les structures sans exception. C'est lui qui décide du choix du genre, masculin ou féminin, ou bien en hésitant entre les deux, parfois toute la vie.

Cet interdit de l'inceste jamais formulé a un résultat paradoxal. C'est qu'il maintient le polymorphisme pervers dans la famille. L'exutoire du polymorphisme est plus ou moins mis en veilleuse pendant la phase de latence. Et c'est paradoxalement l'interdit de l'inceste qui en est le moteur. C'est une chappe de plomb. C'est l'ensemble de la constellation perverse polymorphe qui est régi par le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire la répétition de ce qui est subi, en fonction de la présence des parents qui sont là, et qui pèsent une tonne dans la vie de tous les jours. Je note en passant que dans la suite de la vie, la pornographie est la suite du polymorphisme pervers, quand il n'y a pas moyen de sortir de la famille. Ou quand, à peine sorti de la famille, le sujet à peine libéré refonde une autre famille, et impose la même pression à ses enfants que celle qu'il a subi.

Dans l'enfance, le complexe d'Œdipe est une énorme prison du désir. La prison, c'est de rester piégé dans le désir des parents. Pour quiconque se recroqueville au creux de lui-même, comme lorsqu'il était enfant, son père et sa mère se recroquevillent au fond de lui. Une boule d'angoisse se rassemble au creux de son épigastre, quelque chose se met en boule : Une araignée à huit pattes le prend en masse depuis la taille et cambre l'arc de ses reins. Et voilà qui grimpe jusqu'à sa gorge nouée. Avant d'être enceint(e) d'un enfant, un homme ou une femme sont enceint(e) de cette chose : de cette prise en bloc par le dedans de leurs parents mis en boule (en boulet). Les hommes aussi bien que les femmes font des sortes de grossesses nerveuses : ils se sentent ballonnés ; il leur pousse des kystes, des verrues, des orgelets, des bourrelets ; ça gonfle en eux quelque part, ça part en crabe, symbole du Cancer. Ils sont enceint(e)s de leur enfance, et gros du désir d'en accoucher, de la pondre en dehors de la famille, grâce à l'amour exogame. Il leur faut s'en débarrasser, expulser ce couple infernal, cette duplicité diabolique.

Lorsqu'un homme et une femme veulent tourner le dos à leur enfance et se rencontrent, ils doivent briser la prison filiale, cadenassée par l'amour maternel et celui de leur père, dont la séduction s'oppose à leur union, jusqu'à ce que le pauvre papa sorte en pleurant de l'église - le jour du mariage. Le nom de leurs pères séparait Roméo et Juliette. Il s'appelait Montaigu ; elle s'appelait Capulet - et pour ces deux familles en guerre, l'union était impossible. Il leur aurait fallu sacrifier le nom paternel pour s'épouser : il leur aurait fallu ce sacrifice, qui va de leur mort comme enfant à la résurrection (comme adulte).

C'est ici que profile l'issue, ou plutôt le refoulement du polymorphisme pervers, car il reste toujours actif, il reste le préliminaire obligé de l'entrée dans la sexualité adulte. Juste avant l'amour, nous sommes un instant des enfants. Voyons l'essentiel : seul le désir du père est sexuel au sens du rapport sexuel. Par conséquent, pour lui échapper, il faudra

l'éliminer, et répéter le traumatisme qu'il a lui-même commis, c'est-à-dire qu'il faut avoir à son tour un rapport sexuel. C'est le début de l'opéra de Mozart, Don Juan : cet opéra est initié par le meurtre d'un père et la conquête d'une femme. Le résultat est de vouloir donner ou de vouloir prendre le phallus, mais cela en sortant de la famille, dans un rapport cette fois-ci masculin-féminin c'est-à-dire en refoulant la perversion polymorphe de l'enfance.

Le départage du masculin et du féminin détache le corps de sa propre valeur phallique. C'est la castration, le sujet n'est plus le phallus, il cherche à l'avoir en le donnant ou en le prenant. C'est l'obsession sexuelle qui est elle aussi une répétition du désir. Il est totalement faux d'écrire que les hommes « ont » le phallus et que les femmes le « sont ». Lacan n'a jamais cessé de faire cette erreur. Dire que la femme « est » le phallus, c'est dire que les femmes sont psychotiques, et si elles sont psychotiques, il est logique qu'elles aient alors une « Autre jouissance ». Ni l'homme ni la femme n'ont le phallus, qui est séparé après la castration. Le phallus n'est plus qu'une sorte d'hallucination détachée : il faut le toucher pour y croire ! On dirait presque qu'il est séparé du corps, au point que la vision d'un sexe masculin érigé en garde une sorte d'irréalité. C'est si hallucinant qu'il est universellement dissimulé. Que faut-il cacher, sinon qu'il n'est pas vraiment là où l'on croit ? C'est son absence qui est dissimulée.

Avec la répétition du désir sexuel, avec son obsession, le désir change complètement d'orientation. Sous la chape de plomb de la famille, le désir tournait en rond dans le cercle étroit de la perversion polymorphe. En dehors de la famille, la cause du désir s'oriente dans un seul sens, sous le coup de la castration. Castration veut dire que le phallus voltige dans l'entre deux du masculin et du féminin. Il faut vouloir le donner (du côté masculin) pour l'avoir en érection. Et il faut qu'il soit déjà en érection, pour qu'il y ait un désir de le prendre (du côté féminin). Le désir est donc orienté dans la vie

adulte du masculin au féminin, alors que c'est ce dernier qui provoque pourtant l'érection. La seule cause du désir, son obsession est désormais le féminin, cause du désir du père, auquel il faut la ravir. C'est la grande cause de toutes les religions qui opposent l'amour du père au tabou du féminin. C'est pourquoi notre époque est celle d'un grand renversement du cours de l'histoire.

Comme un garçon, une fille aime d'abord sa mère, dont l'amour de son père la délivrerait, s'il n'avait une conséquence incestueuse ; c'est un obstacle interne au désir : il faut sortir de la famille. Comme une fille, un garçon est d'abord féminisé par l'amour de son père, contre lequel il se bat. Quand il aime une femme, il devient un homme. Si le fantasme parricide est l'exutoire secret de l'amour, lorsque deux amants se rencontrent, chacun veut échapper aux griffes de son père. Deux vœux parricides vont s'échanger. Dans le même mouvement, l'amour de la mère est surclassé par le désir d'une femme.

Il existe un signe clair du moment où l'emprise du père se renverse : c'est le cri orgasmique. On trouvera peu de choses dans les bibliothèques spécialisées à propos de l'orgasme. Lacan n'en a rien dit. Freud en parle avec justesse - mais assez courtement. Comme si cela allait de soi, il considère qu'il s'agit d'une « formation de l'inconscient », semblable au rire ou aux larmes. Dans *Dostoïevski et le parricide*, il compare les absences épileptiques de l'écrivain à une mise en scène fantasmatique : sa crise épileptique est un orgasme déplacé. Le désir secret de Dostoïevski d'être l'épouse de son père suscita sa terreur, et fit naître en lui un fantasme parricide. La crise épileptique est l'œuvre d'Eros, mais sous le masque de Thanatos. C'est un meurtre du père orgasmique perpétré durant une perte de conscience. Dostoïevski sombrait dans l'épilepsie lorsque son père s'approchait de lui au détour de son ébullition mentale. Lorsqu'il entrait en crise, une sorte de « petite mort » le saisissait. Les crises d'épilepsies hystériques féminines

étaient encore très fréquentes il y a quelques dizaines d'années, lorsque les hommes pensaient que seules les femmes étaient hystériques et que eux-mêmes étaient virils : c'étaient des oppresseurs. Elles étaient hystériques pour deux. Ce n'est plus le cas maintenant que l'oppression diminue.

L'orgasme est un événement qui a une sorte d'objectivité. L'orgasme arrive d'un coup, comme un étranger. Certaines femmes l'accueillent presque chaque jour. C'est un familier. D'autres presque jamais – ou juste une fois en une vie ; ou bien seulement en rêve ; ou bien avec un inconnu pendant un voyage, presque par hasard. D'autres en ont seulement entendu parler, ou bien elles en ont une idée grâce à leurs lectures ou au cinéma. Avec un homme qu'elles aiment, elles peuvent le simuler par gentillesse - pour qu'il ne soit pas déçu. Cela se produit ou non - à l'improviste - ou à l'occasion d'une sorte de transgression.

Si l'amour réussit son coup dans le rapport masculin féminin, cette petite « mort » orgastique a en réalité fait vivre : et elle ne se voit donc plus. Elle devient évidente lorsqu'elle rend impuissant un amant ou qu'elle pousse une femme à se refuser, ou à sentir son corps se glacer au milieu d'une étreinte... lorsque la transgression n'a pas marché : c'est que le désir de l'ArchiPère a triomphé. Si au contraire il est vaincu, son meurtre fantasmatique devient évident, quand un bref instant de deuil succède à l'orgasme. L'Esprit de l'*UrVater* vient de s'envoler, laissant la chair endeuillée...

L'érotisme gèle sur place tant que le *Pater* n'est « pas tout à fait mort » et s'oppose à la liberté de l'enfant jusqu'au cœur de l'amour. L'angoisse de ce revenant peut saisir certains amants et les rendre impuissants : ils craignent le face à face avec cette mort qui revient sous un masque nouveau. Après l'orgasme, cette « petite mort » - comme disait Bataille - a un parfum de deuil. Les Romains écrivirent dans la pierre qu'« Après l'amour, la tristesse s'empare de l'homme »... *Post coïtus homo semper triste*.

Une sorte de mur « trans-parent » s'élève entre le féminin et le masculin. La statue paternelle les embarrasse tous deux. Elle doit chuter : si l'on considère que cette chute se produit au moment de l'orgasme, il n'est possible d'entendre que le cri de la fille : un homme rejette sa féminité pour en être un. Une femme laisse en plan sa masculinité pour en devenir une. Le féminin est l'idéal des deux moitiés. En fin de partie, l'avantage reste donc au féminin. Elle est ainsi la cause ultime du désir, et le sujet unique de l'orgasme. C'est vrai aussi pour l'homosexualité masculine. Les amours que les hommes se donnent entre eux restent en défaut de ce cri féminin. Ce défaut donne à l'érotisme homosexuel masculin un *tempo* absolument effréné, jamais rassasié. Ils ont une puissance sexuelle extraordinaire. Cela ne s'arrête jamais, justement parce qu'il n'y a pas d'orgasme. Il arrive souvent que la prise de drogue en même temps que faire l'amour serve à simuler hallucinatoirement cet orgasme.

Ce n'est pas la même chose dans l'hétérosexualité : Les hommes ne profitent de l'orgasme qu'en réplique de l'orgasme du féminin – de même qu'une réplique succède à un séisme. Mais je suis trop gentil, car les hommes aussi peuvent avoir une sorte d'orgasme féminin. Car l'éjaculation précoce d'un homme est « féminine ». Au moment où un homme n'arrive pas à se retenir, il est sodomisé par son père au moment où ça lui arrive. Au moment où sa compagne commence à jouir, il a le fantasme qu'elle jouit avec un autre, avec ce tiers paternel et non avec lui. Il ne supporte pas la rivalité et il éjacule précocement : il est sodomisé. D'ailleurs certains hommes s'enfoncent un objet dans l'anus, ou demandent à leur compagne de les sodomiser, ou même ils se déguisent en femme au moment de l'amour.

Lorsqu'il n'y a pas ce cas de figure très fréquent de l'éjaculation précoce, deux problèmes se dénouent au même instant pour un homme : le masculin se départage de son féminin qui lui-même se soulage du viol

paternel. La « Transgression » est inévitable. Lorsqu'un homme rencontre une femme, il est à une sorte d'entrée du Labyrinthe érotique, au bout duquel tuer le Minotaure sera le mot de la fin. Sans le fil déroulé par Ariane, Thésée n'ira jamais jusqu'en ce fond où le Minotaure l'attend. Ce sont les noces à trois de cette scène primitive, qui programment son dénouement. La violence qui attend au bout du labyrinthe de l'amour est étrange, puisque le mot « amour » devrait évoquer la douceur. Quand cette puissance se libère pendant l'amour, seule la voix féminine s'entend. L'homme se tait. Car seule la fille est prisonnière du Minotaure. Le féminin est la cause finale du « désir du père ». À l'heure du cri orgasmique, le Minotaure rend son sang. L'homme débarrasse la femme de son père, tandis qu'il tue le sien. Un double parricide fantasmatique est soluble dans l'orgasme, qui est moins une jouissance que sa fin.

Ce passage de l'amour du mineur à celui du majeur est le « coucher de soleil » - c'est la dissolution, l'*Untergang* du complexe d'Œdipe – tandis qu'arrive l'heure du « lever de soleil » du fils et de la fille. Et la terre continue de tourner. Le complexe d'Œdipe se dissout un instant par ce qu'il se passe dans un lit. Mais la paix n'est jamais signée. Car après l'*Untergang*, c'est-à-dire la dissolution du complexe d'œdipe grâce au rapport sexuel, l'aube arrive bientôt, c'est de nouveau le lever de soleil.

Car le père renaît. Le père est un phénix. Le père renaît, car après l'amour, l'homme a vaincu son père, et il devrait être content. Une fois qu'il en a fini avec son père, cela devrait le soulager, mais non ! Le désir du père le ramène le plus souvent en arrière. Il reste accroché à son enfance comme avec un élastique, comme si son papa risquait de mourir à chaque fois qu'il faisait l'amour. Dans les *Cinq psychanalyses*¹, l'*homme aux rats* avait l'idée que, s'il faisait l'amour avec une femme, cela pouvait tuer son père.¹ Car effectivement il meurt. Le fantasme masculin lutte sur deux fronts à la fois, et

¹ In. S. Freud, *Les cinq psychanalyses*, trad. R. Lainé, PUF, 2014.

il court alternativement de l'un à l'autre. S'il aime son père, il risque d'être féminisé et il s'éprend d'une femme, au nom de sa virilité menacée. Mais dès qu'il a conquis une femme, l'obstacle de la transgression disparaît : plus de père à l'horizon, plus de désir non plus ! L'amante devient une étrangère. Alors que symétriquement, du côté féminin, le père renaît aussi : l'homme aimé prend brusquement l'allure d'un tyran : Plus il approche, plus il recule, pour quelques heures ou pour longtemps. Quelque chose se referme après l'amour. La femme a une cystite le lendemain. Ou bien elle ne peut avoir d'orgasme qu'en se masturbant, c'est-à-dire en ayant le phallus fantasmatiquement et surtout sans l'attendre de l'homme. La masturbation féminine est une activité extrêmement répandue et secrète. C'est une situation qui fait renaître le père du côté féminin aussi. Et il faut tout recommencer, de nouveau se lancer à la conquête : c'est l'obsession du rapport sexuel. Nulle horloge physiologique ni aucun plaisir d'organe n'explique l'obsession sexuelle de l'humanité, ni ce qu'elle consume.

Au premier jour, le traumatisme d'exister – c'est-à-dire d'échapper à l'emprise phallique - se manifeste en un cri. Le cri de l'orgasme est le retour en force du cri du premier jour qui ne disparaît jamais, qui est toujours prêt à renaître. C'est la dernière métamorphose d'un cri qui se libère.

Je viens de montrer l'importance du père dans le rapport sexuel. Mais le père est un « complexe », ou pour le dire dans les termes de Freud, et dans les termes du mythe d'Œdipe, il y a deux pères, un premier qui veut tuer Œdipe, et un second qu'il tue. Tous les êtres humains ont un premier père : c'est le père primitif, *l'Urvater*. Mais les êtres humains n'ont pas tous un deuxième père, un père qui se laisse tuer, au moins en fantasme (c'est facile : le papa n'est pas à la hauteur, démeritant c'est soulageant). En l'absence du deuxième père, l'angoisse maximale sera d'être féminisés, comme ce fut le cas de Schreber, qui inventa une religion pour se tirer d'affaire. Dans la

scénographie sexuelle où le deuxième père est forclos, il n'y a pas de rapport sexuel, sinon en inventant des scénarios compliqués qui installent une jalousie délirante, ou des mises en scène qui ont une allure perverse, alors qu'il s'agit le plus souvent de paranoïa. Cette mise en scène s'accompagne d'une angoisse extrême du féminin. En ce cas, les aphorismes salvateurs seront ceux d'une double forclusion : « Il n'y a pas de rapport sexuel » et « La femme n'existe pas ». Je vous fais remarquer que ce sont les piliers de la foi monothéiste, qui fait du rapport sexuel un tabou, et de la femme une paria.